

Vous comprenez? Moi non plus.

par Claude Bédard

Publié dans Circuit, numéro 71, printemps 2001

Vous entendez dire que tel employeur ou donneur d'ouvrage « cherche un traducteur ayant des compétences en localisation »... Êtes-vous l'oiseau rare? Et si oui, sur quoi vous appuyez-vous pour le penser?

« Industries de la langue » en 1990, « localisation » en 2000, tout le monde en parle mais quand on gratte un peu, rares sont ceux qui peuvent expliquer ce que c'est – et surtout s'entendre entre eux.

Pourtant, c'est censé être simple : la localisation, dit la théorie, consiste à adapter un produit – en général un logiciel – à son marché cible. La traduction n'est qu'une partie de ce processus, car il y a aussi des adaptations techniques et culturelles de toutes sortes. Si les choses sont bien faites, le logiciel a d'abord été *internationalisé* (tous les éléments sensibles à la langue et à la culture sont configurés de façon modulaire pour être modifiables indépendamment du logiciel de base), puis il est *localisé* par différentes équipes linguistiques (qui traduisent les textes d'interface et autres, adaptent les fonctions linguistiques, les contenus graphiques, etc.).¹

Bien jolie cette définition, et certes légitime; mais trop monolithique. Nous avons plutôt affaire, je crois, à un bouquet de traits sémantiques dont voici les principaux :

- La matière à traduire, classiquement, est l'interface et l'aide en ligne d'un *logiciel*.
- De nos jours, qui dit interface dit aussi contenu *multimédia*.
- Le traducteur *n'est qu'un des rouages* du processus global à mettre en place.
- Dans le couple « internationalisation-localisation », la notion de *multilinguisme* est implicite – surtout dans le contexte actuel de la mondialisation.
- Il faut parfois composer avec des *alphabets* non latins et avec la redoutable norme Unicode.
- Il y a *adaptation* (conversion d'unités de mesure, d'argent, de normes de référence, de contenu juridique, etc.). Ce travail concerne le traducteur dans une mesure variable.
- La localisation fait la part belle aux *particularismes régionaux*. (Il suffit de regarder les différentes versions du français dans le correcteur orthographique de Word, par exemple.)
- Étant donné l'évolution rapide de l'information et de la technologie, la notion de *mises à jour fréquentes* est souvent au rendez-vous : les *GMT* (gestionnaires de mémoire de traduction) ne sont donc pas loin.
- Le contenu à traduire peut résider dans un *format rébarbatif*. Il est à noter que les GMT (encore eux) peuvent faciliter l'accès au texte pur en l'extrayant de son environnement cryptique. C'est parfois une justification suffisante pour les utiliser.
- Si l'on tient compte du besoin d'orchestrer diverses interventions professionnelles (dont la traduction), plusieurs langues, des versions successives, des mémoires de traduction... on constate que la *composante de gestion* est assez forte.
- Très souvent, les délais sont serrés et il faut réunir une *équipe* de traducteurs.
- Le contexte de travail du traducteur, on s'en doute, est *très informatique*. Le traducteur doit pouvoir composer avec des formats de fichier peu conviviaux, et probablement aussi avec un GMT, et j'en passe.
- Enfin, je m'en voudrais de ne pas signaler que *localization* est aussi un synonyme de *translation*, apparemment mieux compris par nos voisins du Sud. (– Why bother to translate? – Because it has to be localized. – Oh, I see.)

Plus ou moins implicites et plus ou moins essentiels, ces traits construisent dans la pratique la notion de localisation. Certains sont carrément dérivés (le travail en équipe, la gestion), mais ils contribuent au

portrait global. Exercice pratique : vous faites une grille et vous cochez. Plus ces traits sont présents, « plus c'est de la localisation » – dans votre esprit ou dans celui de votre interlocuteur. Allons-y.

Par exemple, une documentation imprimée dans plusieurs langues avec adaptation juridique et culturelle en fonction de différents pays, même si la composante logicielle est nulle, c'est sans doute de la localisation.

À l'inverse, la traduction d'un logiciel non internationalisé, vers une seule langue et sans adaptation aucune, c'est probablement de la localisation.

Et la traduction de pages HTML? Cas intéressant. Le degré d'adaptation culturelle peut être nul, surtout en contexte intra-canadien. En outre, la plupart des sites Web n'ont que faire des particularismes régionaux : le site d'un fabricant d'armoires métalliques n'aura qu'une version française, et non plusieurs (canadienne, suisse, belge, etc.). Dans certains cas, les mises à jour sont rarissimes. Et pourtant, le mot localisation s'accroche comme une teigne à l'acronyme HTML, sans doute à cause du caractère interactif (certaines pages sont de véritables logiciels) et multimédia des contenus HTML. Et aussi parce que « site Web » évoque mondialisation, donc internationalisation, donc localisation... allez savoir.

À ce stade-ci de l'exposé, si vous sentez que rien de tout cela n'est clair, vous êtes en bonne compagnie.

Mais voici qu'une autre question, instinctive et passionnante, pousse la porte avec insistance : « Qu'est-ce que ça change pour nous? ». En guise de prix de consolation, voici un aperçu très sommaire des mes réflexions à ce sujet.

- En raison de la technicité de la tâche, de l'ampleur des dossiers et de la composante multilingue des dossiers de localisation, les clients seront amenés de plus en plus à s'adresser aux nouvelles multinationales de la traduction, qui disposent en principe de ressources vastes et complètes. Ces entreprises, à leur tour, deviendront des donneurs d'ouvrage de plus en plus omniprésents. À terme, ceux-ci monopoliseront peut-être le marché de la *traduction de masse*, tandis qu'on parlerait de *traduction de créneau* pour désigner le marché des petits cabinets « locaux » et de leurs sous-traitants.
- Bien des traducteurs verront le contrôle de la traduction s'éloigner d'eux, car ils ne traduiront que des portions de dossier – voire des portions de paragraphe.
- L'utilisation des GMT se répandra de plus en plus. Ce sera le cas, notamment, chez les traducteurs sous-traitants de dossiers de localisation.
- Certains traducteurs vont acquérir des compétences techniques et de gestion qui, à la longue, les éloigneront de la traduction. Si la traduction mène à tout, elle mène certainement aux nombreux métiers non traductionnels de la localisation.
- La localisation, nous l'avons vu, exalte les particularismes régionaux. D'où l'avènement du « français canadien »; après Michel Tremblay, Microsoft. J'entends d'ici les poils se hérissier dans l'assistance. Mais constatons-le, cela a pour conséquence logique de protéger le marché canadien contre les traducteurs étrangers, aussi francophones et aussi bon marché soient-ils. Alors, un petit conseil : quand vous entendez un client américain vous demander une traduction « into Canadian French », pensez-y deux fois avant de protester...
- L'industrie (sic) de la localisation est devenue un « big business » qui s'efforce, à grand renfort de publicité, de persuader le client final de la nécessité de s'adresser à des professionnels plutôt qu'à sa secrétaire ou au beau-frère professeur de français à Dallas. Cela a pour effet de renforcer la professionnalisation de la traduction; après l'OTIAQ, donc, LioNBRIDGE. Mais en même temps, cette industrie tend à définir la place et le rôle du traducteur d'après ses propres critères.

Tout agaçant qu'il soit, le mot « localisation » résume malgré lui les nouvelles réalités professionnelles, technologiques, économiques et politiques de la traduction. Des réalités que je vous encourage vivement à découvrir et à mesurer ensemble.

¹ Voir l'excellent article d'Olivier André, *La localisation*, dans Traduire n° 186, pp. 31-40.